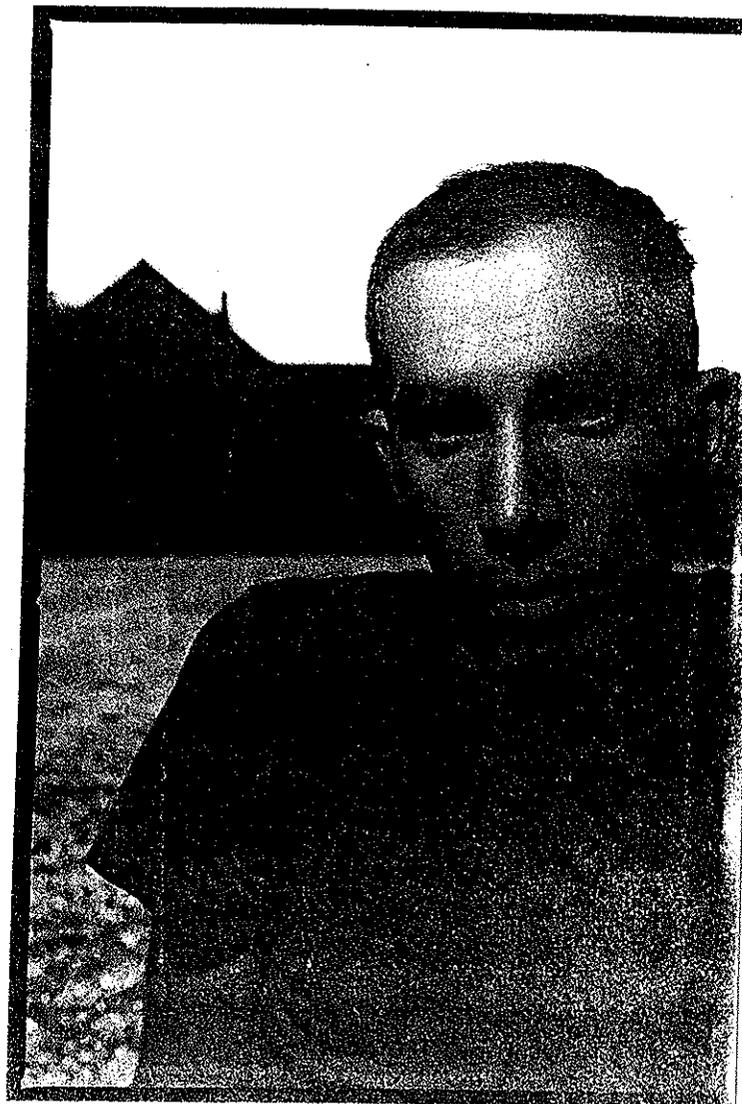


Le système des blocs

Loïc Touzé est un jeune homme moderne. Quelqu'un pour qui la nouveauté représente la valeur absolue et qui pratique l'art de la rupture avec un entêtement qui ne doit pas valoir que des amis. Qu'on en juge : enfant remuant, il épuise sa mère en changeant d'activités extrascolaires tous les deux mois. Football, poterie, crime, tennis : rien ne semble capable de contenir son énergie débordante et capricieuse. Perfide maman ? Elle décide, pour le calmer un moment, qu'il fera de la danse, comme sa sœur. Il était chef de sa bande à l'école. Le voilà exclu, moqué, ridiculisé... Et puis, maman enfonce le clou en le présentant au concours de l'École nationale de l'Opéra de Paris. 9 ans et elle est remise d'une scarlatine : le souvenir de cette épreuve ne le quittera jamais. "C'était le bétail. On était cinquante gamins, tous maigres. Ils choisissent les corps en nous mettant à la barre sans regarder simplement les tendons des yeux. On m'a pris tout de suite et après trois mois de stage, j'ai été sélectionné pour entrer à l'école que dirigeait déjà Claude Bessy. J'y suis resté huit ans parce que j'ai redoublé trois fois... J'en suis ressorti à 18 ans." Pour parler des méthodes d'enseignement de Claude Bessy, il n'a pas de mots assez durs. Il n'est pas le seul, d'ailleurs : demandez à Sylvie Guillem ou à Kader Belarbi ce qu'ils en pensent, tout danseurs étoiles qu'ils sont devenus. 8 ans, Loïc Touzé est engagé dans le corps de ballet de l'Opéra. Formellement dit, fonctionnaire. Mais la bougeotte le reprend et la découverte de la danse contemporaine provoque un choc salutaire. "En 1983, j'avais 19 ans. Quand j'ai entendu la guitare électrique dans le parcours de François Verret, ça m'a flashé. Je me suis dit "Qu'est-ce que je fous avec ma coquille et mes collants ?" Première tentative pour sortir de l'abattage des ballets : intégrer le COP de l'Opéra, sorte de compagnie parallèle à l'intérieur de l'Opéra qui invite des chorégraphes contemporains tels que Karole Armitage, ou Cecily Cunningham ou Carolyn Carlson. Avec cette dernière, le déclic

Loïc Touzé aurait pu être l'un de ces danseurs besogneux de l'Opéra de Paris et attendre gentiment ses 40 ans pour prendre sa retraite. Mais il aime trop les sentiers non balisés pour ne pas être tenté par des confrontations plus dérangeantes. Fragments de son carnet de voyage, ces jours-ci, en région parisienne.



se fait. Définitif. Radical. Il quitte l'Opéra pour intégrer sa compagnie : "Elle m'a mis pieds nus, m'a appris à marcher." Ça n'a l'air de rien, mais c'est tout un apprentissage qui recommence et qui le mènera ensuite à intégrer diverses compagnies de danse contemporaine. A les quitter aussi, pour se lancer dans ses premières compositions chorégraphiques. Avec une idée fixe qui mettra du temps à trouver sa propre forme : la recherche d'une simultanéité entre le corps, le désir, la pensée et le rythme. Toute la question de l'interprétation est alors posée. Loïc Touzé ne sera plus l'interprète de ballets à vocation divertissante, ni celui de compagnies contemporaines où la sempiternelle hiérarchie du créateur-Pygmalion finit par le frustrer, mais simplement l'interprète de la danse qui voudra bien trouver en lui l'espace de sa révélation et de son accomplissement. Puis il retrouve le goût de partager avec d'autres sa recherche, de préférence des non-professionnels, acteurs, musiciens,

plasticiens, et profite d'une résidence à la Ferme du Buisson dans le Val-de-Marne pour tenter une expérience aux antipodes des habituels projets institutionnels.

Une expérience qui nous mène, fin juin 1997, à Bilbao dans une friche industrielle, l'usine Consonni. Pendant trois semaines, avec un plasticien basque, Francisco Ruiz de Infante, une chanteuse lyrique et une équipe de quatre danseurs, il investit les lieux et met sur pied un parcours à géométrie variable, *Souvent dans la forêt...*, qui sera proposé quatre fois

au public, à l'aube et au coucher du soleil.

S'y rendre est déjà toute une aventure. Il faut se lever à 4 h du mat', rouler en direction du fleuve, prendre un bateau qui accoste en face de l'usine, monstre de quatre étages, et gravir les escaliers qui mènent dans une première salle, obscure et froide, où l'on devine une silhouette, trait tremblant contre le mur blafard. Pendant une heure, le public sera doucement invité à entrer dans le jeu des apparitions-disparitions qui se propagent d'un espace à l'autre et cherchera ses mots, au terme du voyage, pour désigner ce drôle de "machin" auquel il vient de participer...

Pour Loïc Touzé et Francisco Ruiz de Infante, qui poursuivent l'aventure ces jours-ci au Centre d'art et de culture de la Ferme du Buisson en présentant *Un Bloc*, cette première expérience marque l'aube d'un nouveau rapport au travail :

"On est en train de sortir de la période de fabrication de spectacles pour entrer dans celle de l'expérimentation du spectacle.

Il ne s'agit surtout pas de projets pluridisciplinaires. En pensant à Deleuze, je dirais plutôt qu'on essaie de constituer des blocs qui conservent leur autonomie et qui, en même temps, peuvent se renvoyer une pensée qui circule entre diverses disciplines. C'est vrai que c'est une expérience d'une violence inouïe : tu es là à construire ton parcours et puis tu t'aperçois que ça ne peut fonctionner que lorsqu'on ne te suit pas, quand on te lâche. Ce n'est pas une violence directe, mais une violence nécessaire et qui n'est pas volontaire de la part de chacun mais qui s'installe entre nous, comme étant la clé du projet.

La position du public est également essentielle, son point de vue, sa manipulation. Du coup, je me suis moins préoccupé de la danse. Je me suis juste demandé comment on la regarde, comment on la voit, comment on la soutient par le regard et par l'écoute. Cette préoccupation a généré, me semble-t-il, de la part du public une posture qui lui permettait de ne plus se situer complètement dans un rapport de spectacle. Enfin, l'autre aspect important de cette expérience est qu'il ne s'agit pas d'une chose à vendre mais à vivre : ça change complètement le regard de ceux qui viennent voir des spectacles pour faire leur marché. Et moi, ça me fait rebondir de trouver un espace où je fais quelque chose qui n'est pas à vendre."

Et nous donc.
Fabienne Arvers Photo Franck Courtès

Un Bloc, chorégraphie de Loïc Touzé, du 3 au 5/10, du 10 au 12/10 et du 14 au 18/10, Centre d'art et de culture de la Ferme du Buisson à Noisiel, tél. 01.64.62.77.00.

encadré

art force on

Dans l'esprit de l'art contemporain, des petits malins s'emploient cette semaine à détourner la Fiac. Par J.-M. Colard

Le XX^e siècle a inventé le *skyjacking* (détournement d'avion). C'est Nixon qui l'a dit, et cette semaine c'est un autre Président des États-Unis qui colle. Harrison Ford en tenue cran de superhéros national, personnage aussi fictif et spectaculaire qu'un Bill Clinton en chair et en télévision. Un vieux sujet de cinéma, le *skyjacking*, récemment, l'artiste Johan Grimont montrait d'ailleurs à Beaubourg et Dokumenta X de Kassel un film qui n'avait rien à voir avec *Air Force One*.

qui en était même le pôle inversé, qui faisait la part belle aux pirates de toile. Par une compilation ébouriffante d'archives télévisuelles, Grimont revisitait le siècle sous l'angle, précisément, du détournement d'avion, faisant entre autres la part belle aux activistes palestiniens occupant par la force les espaces aériens, faute de pouvoir s'installer ici-bas. Mais derrière ce détournement d'avions et d'images télévisuelles, dans ce *sky* et ce *mediajacking*, il faut voir également une métaphore de l'art contemporain : il est aujourd'hui un art du détournement plus que de l'opposition, art ironique de la subversion, du parasitage.

Pour preuve, cette semaine, un grand nombre de petits malins s'emploient chacun à sa manière, à détourner la Fiac, à se greffer sur l'événement, Paris devenant momentanément capitale de l'art contemporain avec un agenda surchargé, une rafale de cocktails mondains, et pour le grand public environ 3 000 œuvres à regarder. L'Association Mobil'2000 organise ainsi une expo dans une Mini 1000 immatriculée 619KBB75, livrable à domicile, et où dix artistes très tendance, de Pipilotti Rist à Georgina Starr en passant par Mathieu Laurette et Alberto Sorbelli, sont venus refaire le rétroviseur, le siège avant ou la vignette 98. Notons également l'ouverture cette semaine Glasbox, espace autogéré par de jeunes artistes contemporains, construit sur le modèle des Artists Run Spaces qui ont fait, de Londres à Glasgow, le réchauffement de la scène anglaise. Sans compter, dans le XIII^e arrondissement aux époux Toubon (qui ?), le rassemblement résolument contemporain de jeunes galeries. Et sans oublier évidemment une Fiac qui essaie de se détourner elle-même en se rénovant de l'intérieur.

Le détournement est donc à considérer aujourd'hui comme un des beaux arts : n'en déplaise aux nostalgiques de la bohème, les artistes les plus intéressants actuellement ont abandonné la posture romantique de l'artiste maudit enfermé dans sa tour d'ivoire, ou celle, romantique version révolté, du pur contestataire, rebelle à tout marchandage d'une œuvre considérée comme sacrée, adorateur du beau métier et du savoir-faire. Ils jouent au contraire avec la logique commerciale et préfèrent accomplir une mutation interne de l'appareil plutôt que de s'opposer frontalement au système. Techniques de déviance, de déroutage, de digression, d'interférence. Plus sournois qu'exaltés, plus ludiques que sérieux, les artistes contemporains ont opté pour la figure du parasite ou du virus. A l'exemple des deux artistes honorés cette semaine à Paris : d'un côté l'Américain Jeff Koons, industriel du kitsch, mari de la Cicciolina, mélange parfait d'art et de cathodique ; de l'autre Gilbert & George, sculptures vivantes et joyeux fossoyeurs de l'Angleterre puritaine. Portraits de l'artiste en *skyjacker*.

Fiac, Espace Eiffel-Branly, Paris, du 1^{er} au 6 octobre.

Gilbert & George, musée d'Art moderne de la Ville de Paris, jusqu'au 4 janvier.

Jeff Koons, galerie Jérôme de Noirmont, jusqu'au 29 novembre.

"Transit", Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts, jusqu'au 2 novembre.

"Austerlitz autrement", 41-47, rue Cantagrel, du 2 au 6 octobre.

"Produire, collectionner, créer" (Aides à la production de la Caisse des Dépôts et Consignations), musée du Luxembourg, jusqu'au 15 novembre.

Glasbox (expo "Ne me quitte pas"), 113 bis, rue Oberkampf, jusqu'au 23 novembre.

"619KBB75", expo-mobile, tél. 01.53.70.99.70.